

LA SILHOUETTE,

JOURNAL DES CARICATURES,

Beaux-Arts, Dessins, Mœurs, Théâtres, etc.

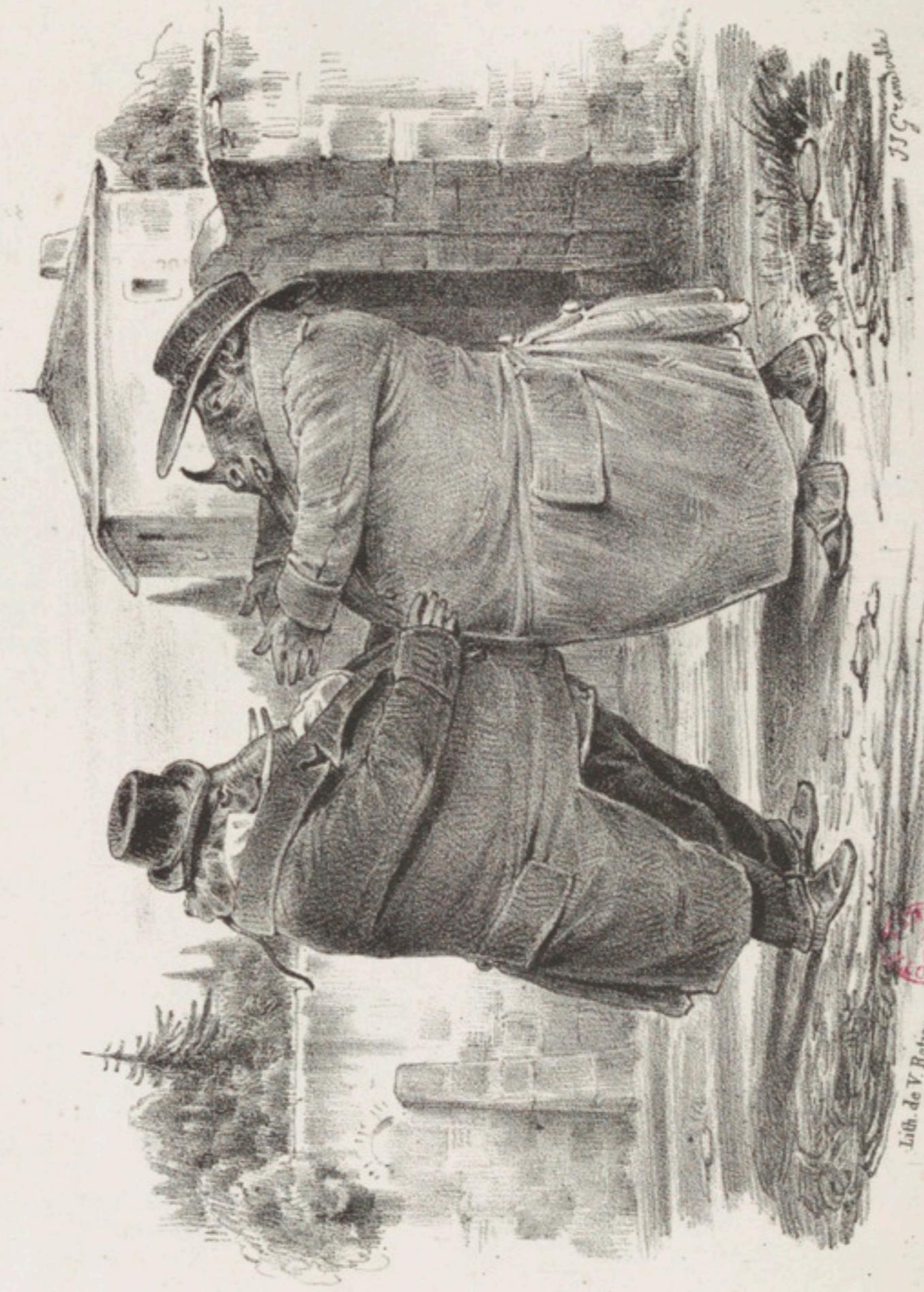


2^e VOLUME.

Paris,

RUE DES FOSSÉS-SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, N° 24.

1830.



Le rapprochement difficile.

Lith. de V. Rother.



ILLUSTRAVOLTA



La Silhouette.

MANON ET MARGUERITE,

OU

LE BONHEUR.

C'est une singulière chose que le bonheur ! il me semble que chacun a le sien qui lui est propre, et qui ne ressemble en rien à celui de son voisin. Chaque matin, nous nous mettons à l'œuvre pour construire cet édifice dont la durée n'égale pas toujours celle de la journée, et que nous recommençons le lendemain avec une patience que l'on peut assimiler, pour son objet comme pour son utilité, à celle des enfans qui bâtissent des châteaux de cartes. Je fais souvent cette réflexion, mais plus souvent encore je fais mes châteaux de cartes ; l'un s'est-il écroulé, vite j'en élève un autre, et, si je suis rarement dédommagé par le succès, je le suis toujours par l'espoir. Ainsi, mon but n'est jamais complètement rempli ni manqué, et c'est ce qui explique mon imperturbable persévérance. Je ne néglige rien, je n'affecte point un superbe dédain pour les objets d'une trop petite importance. Il n'en est pas pour moi de cette espèce, partout je cherche et souvent je trouve des impressions, des sensations : j'ai même presque toujours éprouvé que les plus profondes provenaient des causes les plus légères et les plus communes.

Je ne suis point ce qu'on appelle un penseur, mais un *rêveur*. Ma vie se passe dans cet état habituel et délicieux qui tient tout à la fois du réveil et du sommeil, et qui dispose mon esprit à saisir au même instant toutes les idées qui se présentent à lui. Peu lui importe qu'elles soient contradictoires. L'essentiel est qu'elles l'occupent, et surtout qu'elles lui offrent sa

chance favorite : sur ce point je suis entièrement de l'avis de Jean-Jacques Rousseau : « *Le pays des chimères est, en ce monde, le seul digne d'être habité.* »

Jamais peut-être mon imagination ne s'y était trouvée lancée plus avant qu'hier, dans la matinée. Je venais de me réveiller et déjà je me rappelais que c'était le jour de ma fête, lorsque mon vieux Charles entra dans ma chambre et ouvrit mes volets. Au même instant les rayons du soleil vinrent frapper sur mon lit, et je me mis à contempler les milliers d'images mobiles de son disque qui se dessinaient à travers les feuilles du marronnier placé devant ma fenêtre. Je n'assurerais pas que ce spectacle ait fait naître mes réflexions, mais les *rêveurs* comprendront facilement comment cette sensation purement physique, se joignant à la situation d'esprit dont j'ai parlé, se convertit en la plus délicieuse des émotions. Je me levai heureux, et ce bonheur, venu si rapidement, ne fut pas cependant sans durée. Il se prolongea surtout pendant mon déjeûner. Je prenais ma tasse de café, et je parcourais le journal d'un air assez distrait, lorsque du coin de l'œil j'aperçus le mouvement de Charles qui s'avancait vers moi avec une certaine solennité. Je n'eus pas de peine à deviner son intention, et je déposai aussitôt la gazette sur la table. Mais, lorsque je fixai mes yeux sur le pauvre garçon, il demeura interdit, et fit aussitôt un pas en arrière. Je jetai de nouveau les yeux sur mon journal, pour ne pas augmenter son embarras, et j'attendis patiemment qu'il reprît courage. Malheureusement mon attente fut vaine. Les essais qu'il fit à trois ou quatre reprises n'eurent pas plus de succès que le premier, et, j'eus beau rester les yeux cloués sur la feuille que je ne lisais pas, il ne put jamais se décider à



rompre le silence, et prit le parti de se retirer en poussant un long soupir. Dans ce moment j'eus presque envie de le rappeler, et je ne sais ce qui me retint. Ce ne fut certainement pas l'orgueil ; je n'ai jamais eu à me reprocher ce sentiment vis-à-vis personne. Avec Charles il me serait impossible. S'il ne voit que la distance que nos positions actuelles établissent entre nous, je n'oublie pas qu'il a servi sous mes ordres, que nous avons souvent bivouqué ensemble, que devant l'ennemi le soldat devient l'égal et le camarade de son capitaine, et que, le jour d'une bataille, ce ne sont pas les épaulettes mais le courage, qui déterminent les rangs. Aussi je ne le laissai aller que pour me livrer plus à mon aise à tous les sentimens que cette petite scène venait d'éveiller en mon âme. Ce colloque muet, qui avait eu lieu entre Charles et moi, avait pénétré jusqu'au fond de mon cœur, et je doute que les paroles de mon bon vieux camarade eussent pu ajouter quelque chose à la douce émotion dont je me sentais attendri. Je m'y abandonnai donc avec délices, et cet état durait depuis assez long-temps, lorsque je fus tiré brusquement de ma rêverie, par le bruit que produisit dans l'antichambre une chute de verres et de porcelaines. Je me lève aussitôt, j'ouvre la porte, et j'aperçois Charles que la consternation tenait immobile au milieu des débris qui l'entouraient. C'était mon beau cabaret de porcelaine de Sèvres ! Il faut que je l'avoue ; je ne pus me défendre d'un premier mouvement de colère à la vue d'un malheur qui devenait irréparable. Il y avait long-temps que je possédais ces superbes tasses, et je ne suis plus dans l'âge où l'on sacrifie sans peine le nécessaire à la vanité ; j'ai perdu le goût des fantaisies, et je n'en attache peut-être que plus de prix à ce qui me reste de celles que j'ai eues autrefois. C'est un faible qui m'est commun avec tous les vieillards, et qui se manifeste souvent sur des points bien autrement importans. Tel, par exemple, qui rougirait le plus que certains vices souillassent ses cheveux blancs, ne perd pas toujours l'occasion de rappeler que ces mêmes vices ont donné à sa jeunesse une célébrité qu'il condamne et que cependant il cite avec une secrète complaisance. Quoi qu'il en soit, je parvins à réprimer un sentiment dans

lequel, après tout, il entrat bien un peu d'avarice, et je ne songeai plus qu'à rassurer et à consoler celui qui causait mes regrets. Mais cette généreuse résolution ne tint pas contre la nouvelle remarque que je fis en jetant les yeux sur lui. « Et mon bol aussi ! » m'écriai-je avec l'accent d'une indignation dont je ne fus plus le maître, et, en effet, il en tenait encore un morceau à la main « malheureux !...—Ah, mon bon maître, mon colonel,» me dit Charles d'un ton où régnait à la fois la franchise et le désespoir. « Je voudrais au prix d'un de mes membres réparer ma fatale maladresse : pardonnez. — Non, non, » répétais-je, en lui lançant un regard furieux, et je rentrai dans ma chambre dont je jetai la porte de toute ma force. Seul, je me promenai long-temps en proie à la plus vive agitation. J'étais hors de moi. Il me fut impossible de rester davantage dans cet état. Je sonnai. Charles parut. « Je veux m'habiller, lui dis-je. Il faut que je sorte, et je ne rentrerai pas de la journée. » Je ne pouvais rien dire de plus mortifiant pour lui. Je le savais, et, dans ma colère, je m'en applaudissais. Je me doutais bien que cette année, comme les précédentes, il avait voulu me ménager une surprise, en allant inviter à mon insu quelques anciens officiers de mon régiment pour qu'ils vinssent dîner avec moi, et je me faisais un plaisir de la peine qu'il allait éprouver. « Monsieur n'y pense pas, me dit-il, c'est aujourd'hui... » mais il s'arrêta et n'osa en dire davantage. Je m'empressai d'achever ma toilette, et je partis.

Dès que je fus dans la rue, ma colère sembla d'abord se ranimer. « Mon bol, répétais-je avec douleur, c'est tout ce qui me restait d'elle. Voilà trente ans que je l'avais perdue, je la perds aujourd'hui de nouveau. Et il le savait ! et il veut que je lui pardonne ! Jamais. » J'avais à peine prononcé ce mot qu'un nouvel ordre d'idées se présentait à mon esprit. Je me rappelai que le bol, serré avec le plus grand soin pendant tout le cours de l'année, n'était tiré de l'étui qui le renfermait que le jour de ma fête, et pour servir le punch à mes amis. C'était dans ces préparatifs, et peut-être même par la nécessité du mystère avec lequel il les faisait, qu'il était arrivé l'événement dont je faisais un crime au pauvre Charles. Etait-ce juste ? je n'osais ré-

pondre à cette question. D'ailleurs comment retourner à la maison sans motif, sans prétexte même, et après avoir annoncé d'une manière aussi formelle que je n'y reviendrais pas ? La perplexité dans laquelle je me trouvais ne me permettait de m'arrêter à aucun parti. Une fausse honte m'éloignait de chez moi, mon agitation m'aurait rendu importune la présence d'un ami. Je parcourais les rues sans but, et dans la fluctuation des idées dont j'étais assailli, j'avais fini par être plus mécontent de moi-même que de Charles. « Voilà donc, me disais-je, ce qu'est devenu tout ce bonheur que je m'étais promis en commençant la journée ! La destruction d'une porcelaine a entraîné la sienne : il n'était pas moins fragile qu'elle. »

Cette première réflexion en avait amené d'autres, et toutes me conduisirent à cette conclusion que le bonheur dépendait pour chacun de nous de la manière dont il le comprenait ; que le plus souvent il arrivait que nous le faisions et défaisions au gré de notre imagination, et que ce que nous appelions hasard ou fortune n'était à le bien considérer que les diverses modifications de nos caractères particuliers. Tandis que je m'enfonçais ainsi dans mes méditations philosophiques, le mot de bonheur vint frapper mes oreilles, et, ce qui excita vivement mon attention, ce fut surtout la personne qui le prononça. C'était une bonne femme de campagne d'une quarantaine d'années environ. Il n'y avait qu'elle et moi dans la rue (c'était la rue de l'Arcade) ; elle parlait à voix basse, et je crus d'abord qu'à mon exemple elle s'entretenait avec elle-même, mais j'eus bientôt occasion de reconnaître qu'elle était engagée dans une véritable conversation, et l'on ne va pas tarder à savoir quel était son interlocuteur, si cependant on peut donner ce nom à un personnage muet qui se contente d'écouter. Quant à moi, placé à une certaine distance, je ne pus jamais entendre que deux mots, celui de bonheur, ainsi que je l'ai déjà dit, et celui de Manon. Ce dernier mot qu'accompagnait toujours un ton de voix caressant, s'adressait à une ânesse chargée de fleurs et que la bonne femme conduisait par la bride. Elle ne pressait le pas de sa bête ni par des coups ni même par la voix, elle s'arrêtait au contraire

de temps en temps, et l'on voyait, à l'air de compassion qu'elle jetait alors sur la charge de Manon, qu'elle regrettait de ne pouvoir en alléger le fardeau : lorsqu'elle fut arrivée devant la porte du chantier qui donne dans la rue de la Madeleine, elle parut frappée de l'idée que ce chantier devait abréger de beaucoup le chemin qu'elle avait à suivre. Enchantée de cette découverte, et l'on devine déjà pour qui, elle s'approcha de la femme qui en garde l'entrée, et d'une voix suppliante : « Madame, lui dit-elle, en tirant à elle Manon, je vous en prie, permettez-nous de passer. — Ce n'est pas ici un passage, » répondit la gardienne, d'un ton aigre et maussade. Ce refus et la grossièreté qui l'accompagnait n'arrachèrent pas une seule plainte à la villageoise. Elle témoigna plus de consternation que d'humeur, et n'insista pas. « Eh bien, dit-elle, (1) en se retournant tristement vers son ânesse, ne te l'avais-je pas bien dit, ma pauvre Manon ? Je voulais t'éviter du chemin. Tu es si lasse, et moi aussi ! Allons, faut prendre son parti, faut pas se décourager..... C'est pourtant bien dur ! courir depuis deux heures du matin, et n'avoir rien gagné ! sommes-nous à plaindre d'avoir tant de mal ! Y en a d'autres qu'ont tant de bonheur ! » en prononçant ce dernier mot pour la dixième fois, ses regards se portèrent sur moi. Il était évident qu'à ses yeux je faisais partie de ces *autres* dont elle parlait, et la comparaison que je faisais intérieurement entre nos deux positions, me prouvait trop qu'elle avait raison. Cependant il était pénible pour moi d'être un objet d'envie. Ses réflexions me faisaient apprécier ma situation ; j'éprouvais en revanche le besoin de lui rendre la sienne supportable. « Ma bonne, lui dis-je, toutes les personnes qui paraissent heureuses ne le sont pas. — Ah ! c'est vrai, mais peut-être aussi, celles-là sont par trop difficiles. Moi, je ne le suis guères. Je veux bien nous lever avant le jour, courir tout Paris avec Manon, et ne rentrer que le soir, n'en pouvant plus ni l'une ni l'autre ; mais je voudrais trouver en arrivant un peu de pain pour

(1) L'auteur de cet article atteste la sincérité de la conversation qui suit. Elle a été tenue il y a quelques jours à l'endroit indiqué. Pas un mot n'y a été changé.

moi, et de l'avoine pour elle, tout son content. Je n'ai plus qu'elle, voyez-vous : c'est toute ma fortune, toute ma compagnie. » Puis se redressant avec une sorte de fierté, « Je n'ai pas toujours été pauvre. Une fois dans ma vie, j'ai eu quatre cents francs. Not'curé nous dit au prône qu'il ne faut pas murmurer, que l'autre monde vaut mieux que celui-ci. Je l'espère, mais..... »

Ici elle fit une pause. J'en profitai pour lui témoigner de l'intérêt, et j'ajoutai : « Oui, bien certainement, on recevra dans le ciel la récompense de tous les maux que l'on aura supportés sur la terre avec résignation ; cette pensée est consolante. » « Consolante ! Ah oui, dit-elle, en levant les yeux au ciel. Consolante.... pour moi, Marguerite.... Mais ma pauvre Manon !.... »

Elle se tut, et j'imitai son exemple. Qu'avais-je à lui répondre ? Cependant elle continuait de marcher, et je la suivis machinalement. Tout-à-coup, et lorsque nous nous trouvâmes au détour de la rue de la Ville-l'Évêque, où est située ma demeure, il me vint une idée que je résolus de réaliser à l'instant même : « Bonne Marguerite, lui dis-je, suivez-moi ; et en même temps je passai devant elle et m'acheminai vers ma maison, en ayant soin toutefois de ne pas aller trop vite, par égard pour Manon.

J'aurais peine à exprimer ce qui se passait alors dans mon esprit. Jamais je n'ai été plus heureux. D'abord, j'allais faire une bonne action, et ensuite je trouvais une occasion toute naturelle de rentrer, sans avoir l'air de revenir sur ma première détermination. Mon cœur et ma fierté étaient également satisfaits. Aussi la vue de Charles ne me causa-t-elle aucun embarras. Je l'aperçus sur le seuil de la porte, où peut-être il guettait mon retour. « Dépêchez-vous, lui dis-je, aidez cette bonne femme à placer dans le jardin tous ces pots de fleurs. — Comment ! tous s'écria Marguerite, et sa joie se manifesta par les plus vifs transports. — Charles, ajoutai-je, vous ferez dîner Marguerite avec vous, et vous n'oublierez pas de donner de l'avoine à Manon, *et tout son content.* » La pauvre femme, en entendant cet ordre, se passa la main sur les yeux, comme pour s'assurer que ce n'était point un rêve. « Ce n'est pas tout

lui dis-je, à présent, Marguerite, vous connaissez le chemin de ma maison, revenez-y toutes les fois que vous n'aurez pu vendre toute la charge de Manon. Je retiens d'avance tout ce qui vous restera. — Ah ! mon cher monsieur, s'écria Marguerite, je me plaignais tout à l'heure de *notre malheur*, je parie en ce moment qu'il n'existe pas un être plus heureux que moi sur la terre. — Vous perdriez, lui dis-je, j'en connais un qui l'est mille fois davantage. »

LE PEUPLE ET L'HISTOIRE DE FRANCE.

M. Hocquart était un simple ouvrier imprimeur qui eut un jour ce que beaucoup de grands personnages attendent toute leur vie : une idée. Ne vous y trompez pas, une idée est une chose rare. Elles se comptent dans un siècle. Les omnibus sont une idée en matière industrielle ; la Charte a été une idée en politique. Il est vrai que Pascal et la révolution ont bien un peu aidé les deux inventeurs, mais c'est égal. M. Hocquart a fait sa fortune avec son idée : tant mieux pour lui : je ne connais pas de moyen plus légitime de s'enrichir. Mais en même temps par sa publication d'historiens à 12 sous le volume, il a rendu un immense service à l'instruction populaire, et c'est là le fait que je veux signaler. On ne s'imagine pas dans nos salons quelle prodigieuse quantité de ces petits in-18 se distribue chaque jour dans les boutiques et dans les ateliers de la capitale, sans parler des envois en province, et quelle masse de lumières ils répandent. C'est le lundi que la distribution commence, et elle se prolonge tout le reste de la semaine. Les porteurs se partagent les différens quartiers. Ils entrent dans les boutiques et les filatures, montent dans les ateliers du faubourg Saint-Antoine, grimpent au sixième étage du faubourg Saint-Marceau. Il faut voir avec quelle ardeur le volume est attendu, et reçu enfin en échange des 12 sous économisés tout exprès. Il a donc fallu moins manger la veille pour payer la souscription du lendemain : c'est tout profit ; et ce n'est pas là comme chez

les riches, où le plus souvent l'on met ses souscriptions dans sa bibliothèque pour n'y toucher de long-temps. A peine reçu, le volume est dévoré, et le lendemain ce sont des commentaires à l'atelier sur ce qu'on a lu la veille au soir en famille. « — Dis donc, Louis, as-tu lu le premier volume de la suite : c'est du soigné, quand il parle des montagnards et des girondins, comme c'est dicté, vous avez vu tout ça, vous, père Gachette. — Oui, que je l'ai vu, mais il ne dit pas tout, allez : si je vous disais qu'on buvait du sang en cuiller à pot sur la place de Grève. — Ah bah ! laissez-donc, à quoi qu'ça servirait ? C'est comme maintenant le comité directeur, vous voulez nous faire croire qu'il mange de la chair humaine. — Moi je n'en suis qu'à Saint-Louis. Je l'aime bien quand il rend la justice au pied d'un arbre, et quand il bat les Anglais à Taillebourg, mais quand il fait percer la langue avec un fer rouge à ceux qui juraient le nom de Dieu, ça me paraît un peu violent. Nous aurions eu la langue comme une écumeoire dans ce temps-là. Et puis il y a encore ses croisades, qui étaient de fameuses brioches, quoiqu'il se battait bien, c'est une justice à lui rendre. La dernière, surtout, c'est drôle, on dirait la guerre d'Alger : regardez donc ce qu'on en dit (il tire de sa poche un volume d'Anquetil et lit) : « L'enthousiasme gagna même au dehors. Edouard, fils du roi d'Angleterre, leva de belles troupes moyennant 30,000 marcs d'argent que Louis lui prêta (ils sont toujours malins les Anglais).... Ce cortége moitié pieux, moitié galant, partit de Marseille sur la fin de mars, temps peu propre à commencer une expédition dans un pays où on allait trouver des chaleurs ardentes et des sables brûlants. L'armée entière débarqua.... (C'est pas encore fait, ça.... Ah !.... vous allez voir.) L'air étouffant et les exhalaisons pestilentielles commencèrent à répandre des maladies dans l'armée : le flux de sang, les fièvres chaudes, la dysenterie. (C'est amusant.) Les Français étaient sans cesse harcelés par les Africains, les battaient, à la vérité, mais se ruinaient par leurs victoires. Le siège, que continuaient les corps détachés de l'armée, n'avancait pas. (Hein ? comme c'est ça.) La contagion se répandit, elle atteignit les chefs.... On

compte que l'armée diminua de moitié en un mois. » Enfin, Louis finit par la gober. Nous verrons si l'autre sera plus malin. C'était un brave homme au fond. Il disait à ses soldats : « Il est naturel, comme votre chef, que je marche le premier, (Bourment dira ça en revenant.) Et, à son fils : « Ne mets sur ton peuple de tailles et de subsides que les moins onéreux qu'il te sera possible, et seulement pour des affaires très-pressantes. » Il paraît qu'au jour d'aujourd'hui, il y a toujours des affaires.... (On entend sonner trois heures.) « Ah ! vlà trois heures ; c'est une autre histoire, ça : A l'ouvrage, et, comme dit le *Constitutionnel*, la suite au numéro prochain. »

AU LUXEMBOURG.

Loin, loin le royal jardin des Tuileries, aux larges allées, au plan symétrique, où pas un coin n'est pour se cacher aux regards, dans cet endroit où il n'y a que des yeux, car, que vient-on faire là ? voir et être vu ! Loin ces alignemens si exacts, ces grands arbres si bien taillés.... tout cela est si décent, toujours et toujours si beau, qui c'en devient ennuyeux. Rien ne fatigue comme la monotonie, même celle du beau.

Oh ! le Luxembourg avec ses incidens de terrain pittoresques, ses aspects variés, sa vallée, sa colline, son bois frais et sombre, et ses statues dégradées, et ses promeneurs si divers de tournures, de costumes et de conversations ! oh ! le matin, quand le soleil se lève, venir admirer le resplendissant dôme des invalides, le premier frappé des rayons dorés, respirer un air si pur qu'on se croirait dans un riant verger de Touraine ou de Normandie ; oh ! mieux que tout cela encore : suivre à pas lents la marche furtive de la grisette matinale, ou de la belle et jeune artiste, venant, aux vivifiantes exhalaisons du printemps, rajeunir le timbre de sa voix fatiguée par les travaux de la veille. Oh ! la voir blanche et pâle, elle dont on a admiré l'éclat, et, timide, se contenter de sa vue et des paroles douces qui sortent de sa bouche, quand, naguère, on a tressailli à ses accens passionnés qui font vivre les énergiques créations du



drame moderne ! Et puis, se souvenir, dans son cœur, du moment où l'on a frémi, du mot qui vous a fait pleurer ; et puis encore, faire dans son âme de jeune homme, tout un roman, tout un drame, mais avec de douces couleurs, avec de gracieux incidens, un drame d'amour.

D'ailleurs, n'avez-vous pas un carré impénétrable aux rayons du midi où vous pouvez rêver, vous isolant de la vie réelle qui s'agit à cent pas de vous ? Lassé de vos songes ou de votre lecture, n'avez-vous pas là, sous les yeux, les spectacles les plus divers, les plus curieux dont vous pouvez jouir, spectateur inattendu, tout à votre aise ? On ne compte pas sur vous ; les acteurs se promènent tranquilles, s'inquiétant peu des sifflets ou des bravos, pourvu que la pièce marche vite au dénouement. Venez, arrêtez-vous à tout moment, l'on commence.... et vous ne paierez pas !

C'est dimanche, grande est la foule, et la confusion des toilettes. La grisette et l'étudiant, la belle dame et son laquais qui la suit, la maîtresse de magasin et son garçon, l'ouvrière et l'artisan pauvre et joyeux, la bonne d'enfants et le conscrit !....

J'aime un conscrit avec sa face large et son air qu'on appellerait niaisement naïf, si l'on voulait lui faire un compliment. O Jean-Jean, type admirable de la bêtise qui s'est faite homme ! Oui, Jean-Jean, je ne puis te voir sans qu'une inspiration indicible de folle joie vienne dilater les poumons de ton serviteur.

D'autant plus, qu'à mon sens, tout être vivant représente une idée en tout ou en partie. Il y en a, qui, pâles contre-épreuves d'un original perdu, sont insaisissables à l'idéalisatîon ; de ceux-là, il en faut vingt, cinquante, cent pour une idée.... ce sont des synonymes de rien, des machines qui marchent et qui mangent, et on appelle cela des hommes ! Mais lui, le conscrit ! il a sa spécialité, son moule particulier. Un conscrit, c'est la niaiserie bonne et joyeuse. Et puis, il a ses espèces : la timidité et la malice, mais cette malice est toujours niaise, seulement elle est plus grotesque. O Jean-Jean, à toi le sceptre du ridicule, des désappoîtemens, des projets sans paroles, et aussi de l'audace dans le conseil, du rire bête et des coups de coude

donnés à un camarade pour l'exciter à être plus brave que toi. A toi, Jean-Jean, une place superbe dans ces catégories des représentans d'idées.... à toi qui pourtant n'es ni de l'Académie, ni de l'Athénée, qui n'es ni classique, ni romantique, ni vaudevilliste, à toi qui vis avec un sou par jour et dont le courage est peut-être aussi problématique que la capacité administrative de nos excellences.

Voyez ! les deux espèces sont en présence. Une conquête est à faire ; une sémillante bonne d'enfants, n'attendant peut-être qu'une parole pour promettre le premier bouillon de l'amour, lance un regard provocateur à un conscrit, debout à trois pas devant elle, et divisé en deux.... Celui-ci, timide, n'ose même pas regarder, celui-là, le pousse et lui dit, en ricanant : *Comme elle nous fisque ! parle-z-y donc, capon !*

Mais l'autre mord dans un morceau de bois, et ne fait pas un mouvement. Un instant après, ils sont passés.... la niaiserie timide l'a emporté, la malice grotesque a sui, les deux natures se sont confondues, le conscrit marche dans son unité.... la bonne d'enfants le suit d'un œil accusant le regret.... C'est le dénouement. Le drame est joué. A d'autres !

CH. DE B.

THÉÂTRE-ALLEMAND.

Oberon, musique de Weber.

Enfin Oberon a paru, Oberon si impatiemment attendu par les amateurs de la musique allemande, et en particulier par les admirateurs du talent de Weber. Aussi y avait-il foule, et, grâce à l'avant-goût donné aux habitués de l'Odéon, par l'admirable partition de Robin des bois, était-il facile d'apercevoir que le public de ce jour n'était pas celui qui d'ordinaire vient promener à la salle Favart le ton du luxe et de la mode ; des marques bruyantes d'improbation ayant accueilli la longueur des entr'actes, elles ont aussitôt été comprimées par des *chut* aristocratiques ; car là, comme à l'Opéra, il est permis d'être satisfait ; mais si, malgré la meilleure volonté du monde, on ne peut y parvenir, il faut, dans ce dernier cas, suivre le précepte que le Chiffonnier a tant de fois donné au public des Variétés.

Il faut convenir que nos voisins d'outre-Rhin ne sont pas bien difficiles sur la fable que les auteurs des *libretti* leur imposent. Après avoir suivi le cours des représentations allemandes, cherchez donc querelle, si vous en avez le courage, à MM. Planard, Scribe et C°. Il n'en eût pas été d'assez hardi parmi eux pour oser nous offrir les aventures merveilleuses de ce serviteur de Charlemagne, Huon de Bordeaux, condamné par son noble maître à aller, en manière de pénitence, à Bagdad, auprès du calife Haroun-al-Raschid, poignarder la personne qui se trouvera à sa droite dans la salle du conseil, et ensuite à enlever sa fille, ce qui démontre évidemment la sagesse de l'empereur Carlovigien. Huon, aidé de son valet Jasmin et d'un cor magique qui ressemble furieusement à celui d'Hernau, vient à bout de cette périlleuse entreprise, et, malgré une foule de circonstances plus ou moins désagréables, finit par être uni à la belle Résia; ce qui fait qu'Oberon, roi des fées et des génies de ce siècle-là, et séparé de son épouse par un serment, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un couple infiniment fidèle, est aussi réuni à la reine Titania, à la grande satisfaction de tout un chacun; après quoi, l'on chante que les troubadours rediront, pendant longues années, l'histoire de la belle Résia et de l'intrépide Huon.

Weber ne s'est pas laissé effrayer par la profondeur de cette invention lyrique; et si le poème est un chef-d'œuvre d'absurdité et de platitudine, en revanche la musique en est un d'expression et d'harmonie. L'ouverture est déjà connue à Paris; chaque soir le théâtre des Nouveautés en donne un échantillon à ses habitués; les instrumens à vent qui dominent dans l'adagio, ont failli compromettre l'ensemble; les trompettes surtout ont été accueillies par un hourah universel. Le final du premier acte a été redemandé, et Mme Schröder Devrient peut réclamer à juste titre sa part de ce brillant succès. Le chant des syrènes qui termine le second acte n'est plus nouveau; on l'a entendu dans *Henri V et ses Compagnons*, au théâtre des Nouveautés. Au troisième acte, nous avons distingué un chœur de chasseurs, qui, sans ressembler à celui de *Robin des Bois*, est d'un effet admirable, et un duo chanté par Mme Schmidt et Wieser. Donner des éloges aux choristes serait superflu: on a tout dit à cet égard. Mme Schröder, parfaitement secondée par Haitzinger, a fait preuve du plus beau talent. En somme, Oberon a obtenu un brillant succès; et le célèbre compositeur du *Freyschutz* est resté à la hauteur de sa réputation.

Variétés.

* * * La représentation extraordinaire au bénéfice de M. Champein, l'auteur de la *Mélomanie*, a eu lieu cette se-

maine au théâtre de Madame, peu habitué à de pareilles solennités. *Valérie*, sous les traits de Mme Moreau-Sinti, a prouvé que la comédie avait de bons interprètes ailleurs encore qu'au Théâtre Français, dont la morgue empêchait les sociétaires de se montrer sur un théâtre secondaire. *Philippe* est venu ensuite avec son cortège habituel de pleurs et de bravos; puis le *Bouffé et le Tailleur*, joué par Nourrit, Férol, Boulard et Mme Damoreau-Cinti, réunion de talents qui dispense d'en faire l'éloge. La *Mazourka*, dansée par Mazilier et Mlle Pauline Leroux, un divertissement, dans lequel Paul, Mme Montessu et Mlle Taglion, brillaient à la fois, enfin le violon de M. Mazas et le hautbois de Brod complétaient cette brillante soirée, à laquelle il ne manquait que la présence de MADAME, retenue au château par un bal qui avait lieu chez elle.

* * Qui ne connaît Mme Grégoire, cette séduisante cabaretière immortalisée par Béranger. Jaloux de rendre cette chère dame plus *populaire*, si c'est possible, MM. Charles et Dupeuty nous l'ont montrée ces jours derniers sur la scène du Vaudeville, non plus tout-à-fait si égrillarde et si leste que dans la chanson, mais toujours fort avenante. Le sergent Bellerose (Lafont) dans une scène de raccolleur, empruntée aux mémoires de l'illustre M. Vidocq, a beaucoup fait rire par une foule de mots plaisans et plaisamment lancés. Mlle Dussert est toujours une des plus jolies femmes de Paris; mais, au nom du ciel, un peu moins de grimaces dans le jeu et un peu plus de justesse dans la voix.

* * Veuf d'une créature angélique, M. Auguste ne veut plus entendre parler des femmes; Mme veuve de Verneuil se trouve mal à l'aspect d'un homme. Ces deux singuliers personnages se rencontrent chez un parent commun, et les voilà qui s'adorent, au grand contentement d'une espèce d'imbécille à qui sa maman a défendu de se marier avant M. Auguste, son frère de lait. Si *Haine aux femmes*, les *Inconsolables* et le *Dernier jour de Deuil*, ont fait les frais de cette nouveauté, Paul en a fait le succès par sa gaieté et son comique, trop exagéré cependant. Pour une jolie femme, Mme Mazurier a un grand défaut, c'est de s'habiller comme elle joue, c'est-à-dire fort mal.

* * Une comédie en trois actes et en vers, représentée ces jours derniers à l'Odéon, sous le titre du *Vieux Mari*, est l'erreur d'un homme d'esprit, qui a commis la faute encore bien plus grande de livrer son nom au public. *L'Ecole des Vieillards*, et vingt pièces à la suite nous avaient déjà montré les situations et presque l'intrigue de la comédie nouvelle. Cependant, on y rencontre çà et là de ces traits d'observation et d'esprit que M. Delaville a semé à profusion dans le *Roman* et le *Folliculaire*.

* * *Le Quai aux fleurs* n'a pas fait *flores*, mardi, aux Variétés. Malgré les efforts d'Odry, cette pièce, qui pourrait bien cependant se relever aux représentations suivantes, n'a pu trouver grâce devant le public, fatigué depuis si long-temps. Il ne faut en vouloir, néanmoins ni aux auteurs, qui en sont à leur début, ni à M. Dartois, qui remplissait une obligation. C'est le dernier lambeau d'un funeste héritage.

* * Depuis samedi, Potier a donné au théâtre de la Porte-Saint Martin, trois représentations vraiment *extraordinaires* par le temps qui court, car la salle était pleine jusqu'au comble. *Le Jeune Verther*, le père Sournois, et le

Bourgmestre de Saardam, ont fait tour à tour pâmer de rire la foule nombreuse qu'avait attiré une occasion devenue si rare. Potier toujours, quoique différemment comique, est toujours inimitable. M. Honoré aura-t-il le courage de nous le prouver encore long-temps? M. Crosnier ne pourrait il pas aussi se délivrer d'une espèce d'*Hymen* qui chante faux, joue faux, et ne peut faire un pas sans se marcher sur les doigts.

* * * Le *Déluge* avait attiré hier au Cirque-Olympique des flots de spectateurs. Cet admirable tableau a obtenu le plus brillant succès. La foule *inondera* la salle pendant six mois et plus.

* * * Mardi on jouait au Vaudeville le *Brigand Napolitain*. On a fait répéter à Lepeintre un couplet qui finissait ainsi :

Cet homme vrai fléau
Qu'on voit toujours r'venir sur l'eau,
Que d'imposteurs,
De trompeurs, etc.

Quelqu'un prétend avoir vu M. de Peyronnet applanissant dans une baignoire.

* * * Pendant que Mr de B.....t attend impatiemment le moment d'abandonner la France pour Alger, pendant que le fils de l'homme végète à Vienne auprès de son grand-papa, pendant que M. Barthélemy languit à Sainte-Pélagie, M. Guillebert, receveur de l'enregistrement, lui rappelle dans une missive mathématique que, pour jouir des douceurs de la captivité, il a contracté envers l'état une petite dette de 1,181 fr. 45 cent.; M. Barthélemy, honnête poète, qui a de moins en argent ce qu'il a de plus en imagination, répond à M. Guillebert, comme naguère il avait fait à M. Menjaud, natif de Dammartin, en vers, mais cette fois avec plus de bonheur; car, s'il a perdu son procès, le public a fait honneur à la traite tirée sur lui, et nous arriverons à peine assez à temps pour annoncer que la première édition de la *Bourse et la Prison* tire à sa fin. Le jeune poète n'aurait pas dû oublier cependant que Béranger a fait plus d'odes que de chansons, et que ses chansons vivront plus que bien des poèmes. Les *dettiers* ne lui pardonneront pas non plus quelques coups de plume un peu violents.

* * * Sous le titre de *Fansan le troubadour à la représentation de Hernani*, un jeune homme vient de publier un spirituel pot-pourri, comme Désaugiers en faisait dans son bon temps. L'auteur serait dans le cas de remettre ce genre à la mode, s'il pouvait y revenir.

CARICATURES DE LA SEMAINE,

PAR TOUT LE MONDE.

Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, que Napoléon, que personne; ce quelqu'un, c'est tout le monde.

M. de Polignac vient de faire l'impossible, et cependant on ne le croit capable de rien. On a une bien autre opinion de M. de Peyronnet: on le croit capable de tout.

— M. Capeille est envoyé au *travaux publics*. Est-ce pour sa fuite de Genève, en 1814, ou pour ses belles manœuvres électorales? En tout cas, il se félicite d'être monté sur un plus grand théâtre. Ah, Floridor, Floridor!

— M. de Montbel est arrivé à la troisième station du calvaire ministériel.

— Le roi d'Angleterre ne s'est jamais si bien porté que depuis qu'on l'a fait mouir tant de fois.

— Aussitôt la création du ministère des *travaux publics*, il y a eu convocation de tous les membres des diverses corporations employés aux monumens de l'état. Elle a offert la vivifiante réunion de 3 maçons triomphateurs pour l'Étoile, de 2 scieurs de long pour la Madeleine, de 2 vitriers pour le Louvre et d'un badigeonneur pour la fontaine de l'Eléphant.

— Dis-donc, Duclos? Peyronnet reministre! allons, mon ami, fais-toi beau.

— M. Dudon est redevenu une des parties prenantes du trésor.

— On voit que la magistrature devient inflexible; on a mis un *Rocher conseiller à la cour cassation*.

— M. Martainville vient de vendre le *Drapeau blanc*. — N'en a-t-il jamais vendu d'autres?

— L'anagramme d'Alger est Régal. — C'est de bon augure. L'expédition ne sera qu'un déjeûner pour l'armée française.

— M. de Chabrol a compris dignement qu'on le trompait indignement, mais ne devait-il pas se réserver pour sa retraite, au moins un bureau de tabac..... à fumer.

— On dit que M. le baron Capelle va faire changer son nom en celui de baron Chapelle.

— Par arrêt de la cour royale M. Bonquet est un mari acquitté, mais le ministère PUBLIC prétend qu'il est à garder.

— Il est plus facile de devenir ministre de la marine sans être marin que député sans être constitutionnel. — Avis à M. d'Haussez.

— On prétend qu'un de nos députés les plus *conséquens*, s'écriait ces jours derniers: ah! si j'allais à l'expédition, j'aurais bien soin de mettre un mouchoir sur ma bouche pour boire, car il sera si désagréable d'avaler une girafe ou un requin!

— Plusieurs préfets vont intenter une action contre M. de P..... qui, dans une circulaire, les a assurés de sa considération distinguée.

— Un journal anglais paraît très-satisfait de la conduite de nos ministres à l'égard d'Alger. Il faut bien que quelqu'un soit content d'eux.

— On écrivait ces jours derniers de Toulon: « Il est arrivé ici venant de Paris, cinq ou six aérostats. » Est-ce que le blocus d'Alger ne serait qu'un projet en l'air?

V. Ratier

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,

Rue des Jeûneurs, n. 14.